

**Voir Venise et mourir**  
*Félix & Meira* de Maxime Giroux

Gérard Grugeau

---

Number 171, March–April 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73572ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Grugeau, G. (2015). Review of [Voir Venise et mourir / *Félix & Meira* de Maxime Giroux]. *24 images*, (171), 60–60.

# Voir Venise et mourir

par Gérard Grugeau

Déjà bardé de prix dont celui du Meilleur film canadien obtenu au Festival du film de Toronto en septembre dernier, le nouveau film de Maxime Giroux a tout de l'œuvre rassembleuse. Le sujet en est un d'ouverture puisqu'il met en scène l'amorce d'une relation amoureuse entre Meira, une juive orthodoxe mariée et mère d'un enfant, et Félix, un marginal francophone vivant modestement, loin d'un père fortuné à l'article de la mort. Rares sont les films qui offrent une incursion au sein de la communauté hassidique. On songe ici au documentaire *Bonjour! Shalom!* de Garry Beitel tourné à Montréal en 1991 et surtout, à *Kadosh* (1999), film israélien au récit aussi implacable qu'épuré dans lequel un personnage secondaire choisissait de vivre en marge des siens. À l'audace corrosive d'Amos Gitai, Maxime Giroux et Alexandre Laferrière, son coscénariste attitré, préfèrent l'approche consensuelle. Au final, *Félix & Meira* reste un film orphelin qui n'affronte pas vraiment son sujet, en refuse constamment les aspérités, se contentant de dresser, certes avec délicatesse, l'inventaire d'un amour impossible.

Félix et Meira se rencontrent sur un manque qu'ils ressentent chacun à leur façon. Désir pour lui de trouver un ancrage dans la vie (il est l'éternel homme québécois à l'identité incertaine: «Je ne sais pas qui je suis», déclare-t-il). Désir pour elle de fuir un monde de forclusion dans lequel elle étouffe sous le regard d'une communauté qui l'enferme dans la maternité et le respect de la religion. À partir de ce canevas, Giroux et Laferrière déploient les étapes d'un scénario formaté aux intentions surlignées (la métaphore de la souris prise au piège) qui prend toujours soin d'arrondir les angles. Comme si cet amour inhabituel qui ne demande qu'à vivre restait le plus souvent prisonnier d'un fantasme réciproque, et donc d'une idée de scénario stimulante mais tuée dans l'œuf dès le départ. Nous sommes loin ici des déchirements des couples «métissés» du *Chat dans le sac* de Gilles Groulx et de *À tout prendre* de Claude Jutra. Entre Félix et Meira,



point de réelle confrontation, point de choc des idées; tout reste surface et vain appriovoisement. Lui ne rêve que de lui retirer sa perruque et de lui faire enfiler un jean pour qu'elle se fonde dans le courant majoritaire. Elle n'aspire qu'à dessiner et écouter de la musique pour tromper l'ennui d'une existence terne et monotone. Entre les deux, une communauté se dresse, gardienne de ses valeurs et de son mode de vie. S'appuyant sur une recherche documentaire, la caméra en saisit les immuables usages, ouvrant timidement une porte sur un monde méconnu que l'on souhaiterait davantage investi.

On saura gré à Maxime Giroux d'avoir su donner à la relation entre Meira et son mari une dimension plus affirmée où s'expriment les seules tensions du film (belle séquence de l'évanouissement simulé). Curieusement, c'est vers cet élément du trio que converge ce que l'on pourrait appeler «programme secret» de ce récit tout en rétention. Dans une scène étrange, Shulem, qui a accepté la séparation à venir, se retrouve à lire la lettre laissée par le père de Félix au fils mal aimé. Au-delà de son caractère hautement improbable, cette séquence semble avoir préexisté à l'écriture même du scénario, comme si cette fragilité identitaire présente dans tous les films de Maxime Giroux (*Demain, Jo pour Jonathan*) demeurait le point aveugle et récurrent de toute possibilité de récit refermé sur son quotidien sourd. Et celle-ci prend ici toute sa portée symbolique: au-delà de la reconnaissance

tardive du père, laquelle ne saurait colmater la blessure originelle de l'absence de lien, Félix ne semble pouvoir exister qu'à travers le regard de l'autre, de «l'étranger». La fuite du couple à Venise avec l'enfant, que Giroux traite avec une douce ironie pas totalement assumée pour contrer l'effet carte postale, laisse toutefois entrevoir l'abîme insurmontable qui sépare les amoureux.

Victime de la quête du scénario ultrabalisé qu'affectionnent nos institutions, *Félix & Meira* reste néanmoins un film attachant que la mise en scène fluide et sensible de Maxime Giroux sauve de l'insignifiance. Le cinéaste sait voiler de mélancolie son récit, faire respirer ses images et exploiter les silences. À l'occasion de deux séquences incongrues (une chanteuse noire s'accompagnant à la guitare, une scène de bar à New York suivi d'un savoureux dialogue entre deux latinos à propos des talents de danseur de Félix), le film se place sur le terrain d'une altérité plus radicale. Ces transitions décalées qui viennent briser la linéarité narrative, laissent alors entrevoir ce qui manque tant à *Félix & Meira*: le désir intempestif de sortir du cadre et, ce faisant, de risquer la rencontre avec l'Autre en plongeant sans filet au cœur de cette entité unique que constitue un couple. ■

Québec 2014. Ré.: Maxime Giroux. Scé.: Maxime Giroux, Alexandre Laferrière. Ph.: Sara Mishara. Son: Frédéric Cloutier, Luc Boudrias. Mont.: Mathieu Bouchard-Malo. Mus.: Olivier Alary. Int.: Martin Dubreuil, Hadas Yaron, Luzer Twersky, Anne-Élisabeth Bossé. Prod.: Metafilms. Dist.: Fun Film.